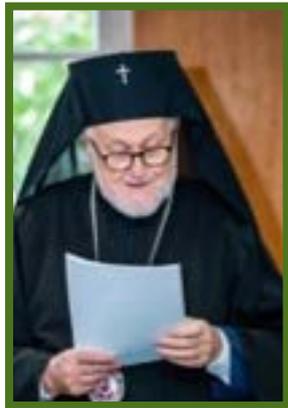




MESSAGE PASTORAL DE MGR JEAN DE CHARIOUPOLIS, EXARQUE DE S.S. LE PATRIARCHE ŒCUMÉNIQUE DE CONSTANTINOPLE



L'ARCHEVÊCHÉ
DES ÉGLISES
ORTHODOXES
RUSSES EN
EUROPE OC-
CIDENTALE,
EXARCHAT DU
PATRIARCAT
ŒCUMÉNIQUE
DE CONSTANTI-
NOPE, COMME
TOUTES LES EN-

TITÉS ECCLÉSIALES D'OCCIDENT, SUIT
AVEC PRÉOCCUPATION L'ÉVOLUTION
DES RELATIONS TENDUES ENTRE LES
ÉGLISES ORTHODOXES, MAIS LES VIT
ÉGALEMENT DE MANIÈRE TOUTE PARTI-
CULIÈRE EN SON SEIN.

En effet, étant enracinées dans l'héritage spirituel et culturel de l'émigration russe, les paroisses et communautés de l'Archevêché font face à de nombreuses interrogations des fidèles, en lien avec les tensions qui ont vu le jour récemment entre le Patriarcat de Moscou et le Patriarcat œcuménique dont nous dépendons. La première des questions à laquelle nos prêtres et nos laïcs sont confrontés, celle de la communion eucharistique est certainement la plus grave.

Le Patriarcat de Moscou a pris la décision unilatérale d'interrompre la communion eucharistique avec le Patriarcat œcuménique, en imposant cette décision à tous les fidèles, clercs ou laïcs. Pour l'Archevêché, habitué à concélébrer avec le Patriarcat de Moscou, cette interruption de communion est une grande souffrance. De fait, pratiquement à aucun moment de l'Histoire, l'Archevêché n'a été en rupture complète de communion avec le Patriarcat de Moscou, même dans les temps les plus sombres du xx^e siècle, car tant l'Archevêché que l'ensemble du

Patriarcat œcuménique de Constantinople et l'ensemble du Patriarcat de Moscou ont toujours continué de professer le même symbole de foi. C'est cette profession de foi qui est le critère de leur orthodoxie, et, jusqu'à ce jour, aucune de nos Églises n'a modifié son symbole de foi.

De par son caractère unilatéral (et selon nous disproportionné), la décision du Saint-Synode de Moscou n'est évidemment pas applicable dans les églises de l'Archevêché. Dans la situation actuelle, nos prêtres et nos diacres n'étant pas invités à concélébrer par les églises dépendant du Patriarcat de Moscou, il ne leur est pas interdit de s'y rendre, à titre personnel, pour se joindre discrètement à la prière de toute l'Église. En revanche, pour les laïcs, c'est-à-dire pour les fidèles orthodoxes baptisés qui ne sont pas ordonnés diacres, prêtres ou évêques, cette interdiction, selon l'ecclésiologie orthodoxe, ne peut pas avoir cours. En effet, un laïc d'Europe occidentale, au plan sacramental, appartient à l'unique Corps catholique du Christ, donc à toutes les juridictions simultanément qu'elle soit celle de Constantinople, de Moscou ou une autre, qui constituent le Plérôme de l'Église.

Les baptisés ne sont pas la propriété personnelle de leurs évêques, ni de leurs pères spirituels, ils sont membres du Corps du Christ qu'est l'Église qui célèbre dans le lieu où ils se trouvent à un moment donné. Par exemple, si un fidèle habitant Saint-Petersbourg déménage sur l'île de Crète, il cesse d'être membre de l'Église de Russie et devient pleinement membre de l'Église de Crète (qui dépend du Patriarcat œcuménique); contrairement à un membre du clergé, le laïc n'a pas à demander de congé canonique à son évêque pour déménager.

Le fait que, dans les pays occidentaux, plusieurs juridictions épiscopales orthodoxes coexistent sur le même territoire a pour corollaire que, sur le plan sacramental, nos fidèles sont, en puissance, simultanément membres de toutes les entités ecclésiales qui professent le même symbole de foi. Au plan administratif, certes, les fidèles peuvent assumer des charges spécifiques dans l'une ou l'autre paroisse particulière, mais cela n'entame pas leur appartenance au corps ecclésial entier. La coexistence de juridictions multiples sur un même territoire, qui par ailleurs est souvent décriée, apparaît, dans les circonstances actuelles, comme un facteur d'unité sacramentelle.

Nous ne devons pas insulter la Grâce de Dieu, présente et agissante dans toutes nos Églises, même lorsqu'elles vivent des conflits, tant que ceux-ci n'altèrent pas l'orthodoxie de la foi. Au contraire, il nous faut laisser agir l'Esprit Saint, tout particulièrement à travers ce partage eucharistique auquel nous sommes invités. Nous assurons les membres du clergé du Patriarcat de Moscou de notre amour fraternel et espérons pouvoir, au plus vite, à nouveau concélébrer avec eux; en ce qui concerne les laïcs, nous leur redisons notre communion de foi et d'amour et attendons, autour du Corps et du Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, toute personne orthodoxe laïque qui veut répondre à cette invitation du Seigneur: « Prenez et mangez, ceci est mon corps, rompu pour vous en rémission des péchés. Buvez-en tous, ceci est mon sang, celui de la nouvelle alliance, répandu pour vous et pour la multitude en rémission des péchés ».

*† Archevêque JEAN de Charioupolis,
Exarque patriarcal des paroisses orthodoxes
de tradition russe en Europe occidentale
Paris, le 25 novembre 2018*

ASSEMBLÉE PASTORALE



Assemblée pastorale — 22 septembre 2018

pas grand-chose sur notre Archevêché et notre Administration à Paris. À notre retour en Europe, il fut important pour moi de chercher à connaître un peu mieux notre Archevêché, notre Archevêque, les prêtres mes collègues et tous ceux qui œuvrent pour le Christ dans notre vaste diocèse. Participer à l'assemblée annuelle a été une manière formidable d'appréhender par l'expérience ressentie et le savoir notre quotidien et notre identité.

Notre diocèse est vaste, divers, et ses paroisses sont éparpillées dans toute l'Europe. Il est important de maintenir notre identité et une vision, un ethos, une pratique, qui nous soit communes. L'Église est une communauté vivante unie dans le Christ. Venir des différentes extrémités du continent (et la Norvège est certes une de ces extrémités) pour se rencontrer, célébrer ensemble le culte, nouer des liens sociaux et discuter des questions importantes est crucial pour manifester et entretenir cette unité. L'importance de tisser des liens sociaux, de forger et garder des liens d'amitié ne devrait pas être sous-estimée. C'est vraiment quelque chose que j'ai appris aux États-Unis, revenant d'un diocèse qui est probablement aussi étendu que le nôtre. C'était et ça reste une joie de rencontrer mes camarades frères et sœurs dispersés dans le monde. Pour cette raison je voudrais vous inviter tous à venir à nos assemblées pastorales ou autres moments de rencontre de notre diocèse. Pour moi et pour toutes les personnes dispersés en divers lieux du monde ou de notre diocèse, c'est un rassemblement important.

Gardant ceci à l'esprit, je vais vous présenter un résumé de l'Assemblée pastorale annuelle de 2018 qui, le samedi 22 septembre, s'est tenue à nouveau à l'Institut Saint-Serge. L'assemblée s'est ouverte par un moleben célébré par Monseigneur Jean, suivi d'un rapide café matinal. Cette année, l'Assemblée a centré ses thèmes sur les interrogations et défis pastoraux, plus particulièrement ceux auxquels sont confrontés l'Église et le clergé dans ce monde moderne et si rapidement changeant, utilisation des médias, bioéthique et autres questions pastorales propres à notre culture moderne postchrétienne.

Le Père Jivko Panev (cofondateur d'Orthodoxie.com) nous a brièvement introduit à l'usage des médias, centrant son sujet presque exclusivement sur les réseaux sociaux et l'internet. Il a tracé un bref panorama de leur usage et de leurs tendances, soulignant les enjeux et les opportunités qui s'offrent dans un domaine qui change très vite. L'un de ses messages était que la jeunesse n'utilisant plus la télévision ou les médias traditionnels, une paroisse qui veut atteindre ce nouveau public et arriver à lui parler se doit d'y être présente d'une manière pleine

de bonté et de sage attention. Beaucoup de paroisses n'y sont pas du tout présentes. En fin d'exposé le père Christophe a proposé un procédé qui permettrait aux paroisses d'être présentes sur internet : en utilisant un portail spécifique pour l'Archevêché qui fournirait à toutes les paroisses leur propre adresse web individuelle qui les mette en lien avec l'adresse existante exarchat.eu.

Madame Julia Vidovic a ensuite parlé des questions pastorales qui peuvent se poser touchant à la bioéthique, domaine qui évolue également très rapidement. Les avancées technologiques ont rendu possible ce dont on n'aurait même pas rêvé il y a quelques années. Un pré-supposé dominant qui pose un vrai défi à une vision du monde et un mode de vie orthodoxes est que tout ce qui est techniquement



père Theodor Svane

possible est forcément bon et donc doit être poursuivi. Des questions spécifiques se posent dans le domaine de l'eugénisme, la manipulation du génôme humain, la conception du genre et de la sexualité.

Le père Vladimir Zelinsky a partagé ses années d'expérience pastorale, et quelques-unes des questions qui se sont posées à lui-même ou à d'autres prêtres, et comment ils y avaient répondu. Le monde est de plus en plus sécularisé et il est toujours plus difficile d'enseigner aux fidèles comment mener une vie du chrétien. Il semble que l'idée

de la famille soit particulièrement en train de changer. Que faites-vous par exemple quand vous avez un couple de même sexe venant à l'église et voulant faire baptiser leur enfant ? Ou comment recevez-vous dans l'Église des gens pour lesquels il s'agit d'une société ethnique, ou de dire quelques prières, sans avoir la moindre idée de ce que cela veut réellement dire que d'être un chrétien orthodoxe.

En conclusion il y a eu une section d'information. Le P. Alexander Fostropoulos a partagé des réflexions menées par la commission d'ordination

sur la façon dont on pourrait aider et guider les candidats à l'ordination ou le clergé nouvellement ordonné. Le père Jean Gueit a parlé des travaux de la commission liturgique, tandis que Nicolas Lopoukhine rappelait à tous qu'ils envoient les certificats de baptême, mariage et funérailles à l'Administration diocésaine.

L'Assemblée s'est terminée par un déjeuner magnifique préparé par le personnel de l'Institut Saint-Serge. L'Archevêque Jean dans ses remarques a évoqué aussi la situation en Ukraine, rappelant qu'il faut se focaliser sur le

Christ. Les sujets traités étaient importants et d'actualité, les gens semblaient contents, heureux de se voir et reconnaissants de cette occasion de se rencontrer et de rester en contact. Les sujets traités étaient en effet importants, mais pour moi, ce qui est essentiel c'est de se rencontrer et de vivre du temps ensemble.

*Père Theodor Svane
recteur de la paroisse de l'Annonciation de la Mère de Dieu à
Bergen, Norvège, et chapelain de la
Marine Royale norvégienne.*

*Texte original en anglais,
traduction de Zoé Obolenski*

BIOÉTHIQUE – POINT SUR LES QUESTIONS D'AUJOURD'HUI

JULIJA VIDOVIC

Assemblée pastorale 22 septembre 2018



Julija Vidovic

Comme vous le savez, en France, nous nous trouvons en pleine révision des lois de la bioéthique. Celle-ci a été précédée par les états généraux de la bioéthique qui se sont déroulés depuis le mois de janvier jusqu'au mois de juin sous le titre : « Quel monde voulons-nous pour demain ? »

Ces états généraux de la bioéthique ont été institués par la loi relative à la bioéthique du 7 juillet 2011 (n° 814, titre IX), prévoyant leur organisation par le Comité consultatif national d'éthique tous les cinq ou sept ans. Leur but consiste à instituer un dialogue entre les citoyens et les scientifiques, pour réfléchir

ensemble à un certain nombre de questions difficiles autour de la bioéthique. Autrement dit, leur objectif a été et l'est toujours, de s'éclairer sur les avancées scientifiques et techniques concernant la bioéthique, se forger un avis et l'exprimer.

Ce qui est advenu malheureusement avec ces états généraux, c'est l'instauration d'une confusion générale entre l'obligation de débats d'un côté et la nécessité de changer la loi de l'autre. Ainsi, certains sujets du débat de société, trop complexes pour pouvoir être résumés en un pour ou contre, se sont retrouvées malencontreusement entre les mains des responsables politiques afin qu'ils portent la révision de la loi. Ce clivage doit être souligné étant donné qu'il risque, si l'on ne prend pas en compte toute sa mesure, de mettre en péril non seulement notre société, mais aussi le système démocratique qui l'organise. De fait, même si l'objectif semble être simple, les enjeux qui sont derrière sont complexes et graves.

C'est quoi, alors, la bioéthique en 2018 ? C'est une série de grandes questions qui sont issues des avancées de la science et qui nous interpellent sur des sujets comme les neurosciences, l'intelligence artificielle, les mégadonnées, les dons d'organes, les relations entre la santé et l'environnement, la fin de vie et la procréation médicalement assistée qui représente le point clé de la législation présente car inscrite dans le programme politique de l'actuel président de la République.

... / ...

Dans le cadre de ces consultations, l'Assemblée des évêques orthodoxes de France a été auditionné par le Conseil d'État le 16 mai dernier. Lors de cette audition, l'Assemblée des évêques orthodoxes de France a été représentée par son Président, Son Eminence le métropolitain Emmanuel et moi-même en tant que consultant.

À cette occasion, nous avons fourni un document dans lequel nous avons soulevé trois points fondamentaux en lien avec la théologie orthodoxe et cinq points qui visaient particulièrement les questions abordées par les états généraux.

Quant aux trois points fondamentaux, il s'agissait avant tout de dire ce que nous, en tant qu'orthodoxes, entendons par l'homme, la morale et l'engagement moral. Ainsi, nous avons souligné que la tradition chrétienne orthodoxe accorde la plus haute valeur qui soit à la vie, à l'homme, ainsi qu'à leur devenir en Dieu. Compte tenu de ce présupposé fondamental, la vision chrétienne orthodoxe distingue trois plans quand il est question de morale. Le premier de la morale proprement dite, laquelle repose sur des principes fondamentaux non négociables permettant de préserver le sens de l'homme, de la vie et de leur devenir. Le second de l'éthique entendue comme bonne pratique de l'existence. Le troisième des valeurs qui expriment l'imaginaire personnel des êtres humains inspirés par la morale et l'éthique.

La postmodernité dans laquelle nous évoluons évacue la morale, considérant ce terme comme étant conservateur et désuet. Avec ce terme, elle a aussi tendance à évacué les principes moraux dont la morale est porteuse. Dès lors, elle ramène toutes les questions morales à des questions éthiques. Ce phénomène a bien évidemment ses racines dans les années 60, lorsque toutes les institutions porteuses de la morale ont été, pour des raisons plus ou moins justifiables, évacuées de l'espace public et qui n'ont pas pu ou su être remplacées par les différentes propositions éthiques reposant sur de valeurs diverses et variés sans structuration interne. Donc, quand tel est le cas, cette structuration purement éthique se retrouve dans une impasse. Comme il faut des principes et donc de la morale mais que la vision éthique n'en veut pas, cette vision se retrouve dans la situation de devoir faire de la morale avec des valeurs. Ce qui rend les questions morales hautement confuses.

Bien que nous en soyons pleinement conscients quand la collectivité se trouve confronté à des actes de cruauté et de barbarie monstrueuse et proprement inacceptable, ceci n'est le cas quand la violence n'est pas extraordinaire mais ordinaire. La tendance de notre postmodernité, quand tel est le cas, consiste à être moins regardante et à se mettre à excuser un certain nombre de transgressions.

Ceci est rendu possible, en particulier, par l'éthique libérale des droits et libertés individuels qui prend l'individu comme pivot de toute son architecture normative : rien n'est acceptable qui porte atteinte aux droits ou libertés individuels, et à l'inverse, tout est acceptable, pour autant qu'il ne porte pas atteinte à ces mêmes droits. Ainsi, en cherchant à mettre tout le monde à pied d'« égalité », c'est-à-dire, dans le même moule juridique et sociétal, plutôt que de chercher à confronter les principes fondamentaux qui embrassent la réalité existante en tant que telle avec les droits et libertés individuels, on ne parvient réellement qu'à créer de la confusion tout en suscitant de nouveaux clivages et divisions.

Compte tenu de ces précisions, il importe de revenir sur le terme de bioéthique. Se définissant étymologiquement comme éthique en matière de vie, celle-ci est ambiguë. Est-ce de vie qu'il s'agit ? N'est-ce pas plutôt de l'homme, des groupes sociaux ou de la société toute entière ? Et est-ce d'éthique qu'il s'agit également ? N'est-ce pas plutôt de morale ? Même s'il existe de nombreuses définitions de la bioéthique, il n'est pas rare que même parmi les experts on ne sache plus exactement de quoi on parle. Ainsi, le philosophe belge Gilbert Hottois n'hésite pas à noter dans la *Nouvelle encyclopédie de bioéthique*, juste après avoir défini la « bioéthique » comme « un ensemble de recherches, de discours et de pratiques, généralement pluridisciplinaires, ayant pour objet de clarifier ou de résoudre des questions à portée éthique suscitées par l'avancement et l'application des technosciences biomédicales », que vouloir : « définir la bioéthique est une entreprise périlleuse »¹.

En évitant ainsi tout questionnement moral, l'éthique parvient à favoriser elle-même une vision technique de la bioéthique qui, de par la nature même des problèmes auxquels elle est confrontée, a une tendance à se focaliser sur les résultats médicaux obtenus par les nouvelles techniques. Pour justifier ce que l'on souhaite dire, les exemples ne manquent pas. Ne citons que celui qui est le plus récurrent pour le débat en cours : les promoteurs de la PMA pensent aujourd'hui que, dès lors que la technique scientifique rend possible la réalisation d'un désir d'enfant, il faut la permettre. Quel que soit le couple. Cela leur semble tout à fait compatible avec l'éthique médicale. C'est la raison pour laquelle les revendications se font si fortes d'assumer explicitement ce caractère exclusivement technique de la recherche biomédicale et de l'éthique qui en découle – sans compter que cette attitude technicienne est évidemment aujourd'hui puissamment renforcée par les intérêts mercantiles qui structurent la recherche. Il est donc inévitable qu'il y ait aujourd'hui dans le monde une forte tendance à techniciser la bioéthique et à vouloir l'arracher à tout carcan moral dont on considère qu'il l'entrave.

Mais l'éthique médicale n'est-elle pas appelée à rester compatible avec l'éthique politique et l'éthique sociale ? Voici la question qui nous semble être essentielle et qui devrait animer notre réflexion avant même d'aborder les questions spécifiques ouvertes par les nouvelles possibilités technoscientifiques dont on ne peut que se féliciter en tant qu'humanité. Or si s'avère que cela n'est pas explicité. D'où les difficultés que l'on rencontre quand on a à faire à des questions épineuses comme celles de la recherche sur l'embryon, du diagnostic prénatal et préimplantatoire, de la PMA et la GPA, de l'euthanasie et du



1 Gilbert Hottois, « Bioéthique », dans G. Hottois et J.-N. Missa, *Nouvelle encyclopédie de bioéthique*, De Broeck Université, Bruxelles, 2001, p. 124

transhumanisme que nous avons abordé lors de l'audition et que je vais vous présenter brièvement à présent en m'appuyant sur le document qui a été rédigé pour cette occasion.

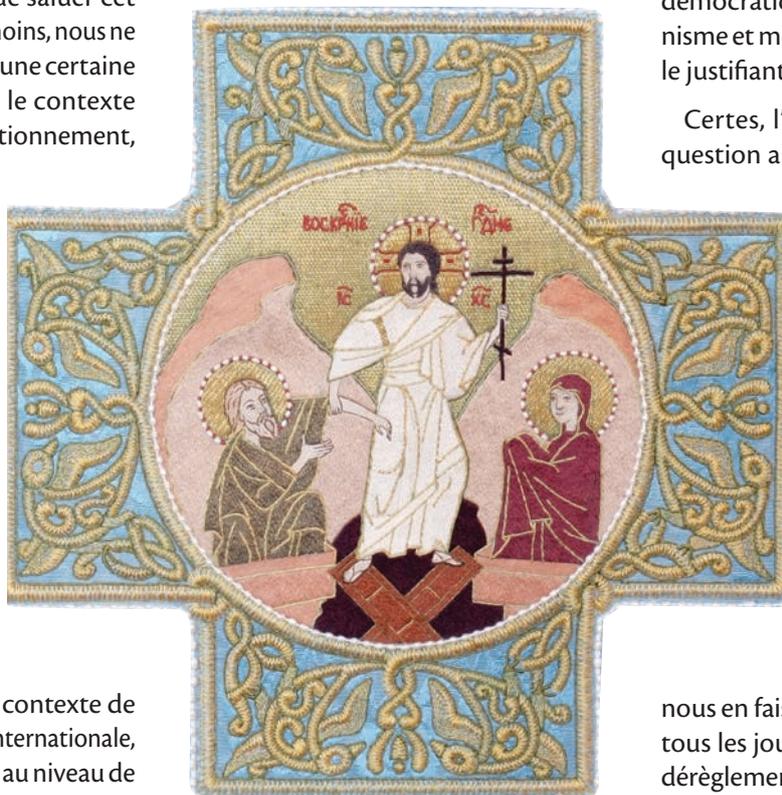
1. La recherche sur l'embryon. Soutenir les recherches contre les maladies graves et invalidantes, comment être contre ? Soutenir les interventions sur les embryons pour prévenir ces maladies, comment être contre ? Mais est-ce bien cela dont il est véritablement question de nos jours ?

Nous sommes bien avertis que les recherches sur l'embryon et les cellules souches embryonnaires humaines sont encadrées par le code de la santé publique (L.2151-1 à 8) et nous ne pouvons que saluer cet encadrement juridique. Néanmoins, nous ne pouvons pas ne pas constater une certaine évolution du droit qui, dans le contexte qui est le nôtre, suscite le questionnement, pour ne pas dire l'inquiétude. Ainsi, nous passons de l'interdiction formelle de la recherche sur les embryons et les cellules souches de 1994 à l'autorisation de la recherche, en 2013, soumise à des procédures d'application, d'encadrement et de contrôle qui, néanmoins, ont tendance à devenir de plus en plus souples.

Ce compromis législatif, tiraillé entre le statut ontologique, moral et éthique attribué à l'embryon, d'une part, et le contexte de forte concurrence scientifique internationale, de l'autre, est perceptible aussi au niveau de la langue. L'embryon, lors de ces quatorze ou sept premiers jours, ne semble plus être un embryon mais devient un « embryon précoce : un paquet de cellules », puis un « pré-embryon » ou un « embryon préimplantatoire ». Sur cette question du statut de l'embryon, nous ne pensons pas, comme nous venons de le voir, qu'il revient uniquement aux religions de s'en exprimer. En outre, sur ce point, elles sont loin d'être unanimes, même lorsqu'il s'agit des confessions chrétiennes. Néanmoins, cela ne nous empêche pas de soulever quelques questions qui nous préoccupent quant à

la légitimité de certaines recherches, en particulier celles qui touchent à l'embryon humain. Car, comme le notait déjà Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

Or, dans ce cas précis, la question demeure ouverte de savoir si la fin justifie n'importe quel moyen. Ainsi, la question de la légitimité des recherches sur l'embryon se pose quant à la création et la destruction d'embryons humains pour la recherche ; le clonage humain, même si ce n'est pour des raisons « thérapeutiques » ; la création des embryons inter-espèces (mixtes humains) ; l'intervention génétique sur les lignées cellulaires imposant des change-



ments génétiques ayant des conséquences sur les générations futures et créant une pression pour l'amélioration humaine, et enfin, la question de savoir comment justifier la légitimité d'engager tant de moyens humains et financiers pour d'éventuelles futures thérapies cellulaires.

Dernièrement dans la presse un terme nouveau est apparu, celui d'eugénisme positif. L'intellectuel qui l'employait et le défendait a le mérite d'avoir nommé les

choses. Car sous prétexte de lutter contre la souffrance, aujourd'hui on se propose d'intervenir sur l'embryon en appelant cette opération intervention sur l'embryon. Mais déjà des voix s'élèvent afin de demander d'aller plus loin en proposant l'eugénisme positif et pas simplement l'intervention sur l'embryon. Demain, qui sait où cela va s'arrêter ? Sur quelle base se poseront les limites et au nom de quoi et pourquoi ? S'agirait-il encore d'une thérapie ou bien d'une tentative d'empêcher des individus d'être mis au monde (ceux qui sont atteints de troubles génétiques et de handicaps) ? Et si cela devient le cas, notre monde ne va-t-il pas se retrouver devant un paradoxe insupportable, à savoir avoir bâti un monde démocratique pour se protéger de l'eugénisme et mettre en place un eugénisme en le justifiant démocratiquement ?

Certes, l'eugénisme positif dont il est question aujourd'hui n'a rien à voir avec l'eugénisme raciste. Mais n'est-ce pas ce qui le rend d'autant plus inquiétant ? L'eugénisme chargé de bonnes intentions n'est-il pas d'autant plus dangereux qu'il est sournois et apparemment acceptable ? Une interprétation théologiquement informée de la condition humaine peut reconnaître que beaucoup de choses ne fonctionnent pas ou fonctionnent mal dans

la nature humaine telle que nous en faisons l'expérience dans la vie de tous les jours – y compris les maladies et dérèglements qui sont les cibles des thérapies géniques – tout en affirmant que sur le mode le plus profond, il est bon d'être cette sorte d'être que nous sommes, les créatures d'un Créateur bon et aimant.

2. L'euthanasie. Ce qui vaut pour l'eugénisme positif vaut pour l'euthanasie. Quand un certain nombre de voix s'élèvent pour réclamer sa légalisation, trois arguments sont avancés : a) l'abrégement de souffrances insupportables et inutiles, b) la liberté et le droit de pouvoir choisir de mourir et d'être aidé pour cela, 3) le poids que représente le grand délabrement pour la collectivité.

... / ...



Assemblée pastorale — 22 septembre 2018

Les partisans de l'euthanasie voient en elle une solution. Mais, n'est-elle pas la pire des solutions en étant la plus brutale et la plus violente réponse qui soit à travers le geste de tuer et, plus grave, la banalisation d'un tel geste ? D'autant qu'il importe de faire attention. Quand quelqu'un réclame l'euthanasie pour ne pas souffrir désire-t-il mourir ? Non. Il désire ne pas souffrir. La nuance est grande. Si nous euthanasions quelqu'un qui désire vivre sans souffrir, on ne répond pas à son désir de vivre. On change qui plus est le sens de la médecine comme de la morale.

Notre monde cherche à s'humaniser. Qu'est-ce qui lui permet d'y parvenir ? Le fait de considérer que la médecine et non la mort est une solution à la souffrance. Si nous faisons de la mort la réponse à la souffrance, c'est la médecine ainsi que l'humanisme que l'on enterre. Sans compter la conséquence morale d'un tel geste. L'euthanasie que l'on légalise, n'est-ce pas lancer aux jeunes comme message que la mort est la seule réponse qui vaille face à la souffrance ? Lancer un tel message, est-ce bâtir l'avenir ? N'est-ce pas plutôt l'enfermer dans le désespoir ? La violence que constitue l'euthanasie rejoint l'idée du suicide comme liberté. Le suicide est-il une liberté ? N'est-il pas plutôt un drame ? Quand on se suicide est-on libre ? N'est-on pas acculé par le désespoir ? Et quand on est libre, a-t-on envie de se suicider ? Il est violent de penser le suicide comme liberté et la liberté comme fait de pouvoir se suicider. C'est l'homme révolté dont parle Dostoïevski dans *Les possédés* avant que Camus n'en parle à son tour, qui fait du suicide un acte

de suprême liberté. Mais s'autodétruire pour s'auto-crée est-ce se créer ? Il est violent de vouloir se détruire. Il l'est encore plus quand, mentalement, on cherche à faire passer cette violence pour de la liberté à l'aide de sophismes.

3. Le diagnostic prénatal et préimplantatoire. Il existe un moyen qui pourrait permettre d'éviter l'eugénisme comme l'euthanasie. Il s'agit du diagnostic prénatal et préimplantatoire produit à partir des données collectées, les *Data*. Certes, si l'on pouvait prévoir quelle maladie va se produire chez les individus, en éliminant à l'avance les cas graves ou bien en les corrigeant à temps, plus besoin de recourir à l'eugénisme ou bien encore à l'euthanasie. Mais, cela ne va-t-il pas se faire sur le mode d'une sélection des plus forts sur un mode darwinien ? En conséquence de quoi, l'humanité des plus forts qui va ainsi se constituer sera-t-elle encore une humanité humaine ? La vie est-elle uniquement constituée de forces ? N'est-elle pas aussi constituée de fragilités ? En outre, la démocratie repose sur le fait qu'aujourd'hui l'humanité n'est pas sélectionnée par un pouvoir capable de tout prévoir. Si demain ce n'est plus le cas parce que l'humanité sera dirigée par un pouvoir capable de tout prévoir, sera-t-on encore en démocratie ? Qui va contrôler le pouvoir qui contrôle et prévoit ? Ne sera-ce pas une élite hyper-élitiste avec comme unique but celui de fabriquer une élite de plus en plus élitiste ?

4. La PMA et la GPA. Dans ce contexte, si l'émancipation à l'égard de la nature est l'objet d'un soin attentif, l'émancipation à l'égard de la société également. Ainsi, il

s'avère que pour s'ouvrir à toutes les différences, le mariage entre personnes de même sexe a été légalisé. Pensé au départ comme une manifestation de tolérance, ce mariage pose aujourd'hui une question majeure à laquelle le législateur n'avait pas ou peu songé. Quand on se marie, on le fait pour avoir des enfants et fonder une famille. Comment faire quand le couple est fondé sur deux hommes ou deux femmes qui ne peuvent pas avoir d'enfants ? Il est possible d'adopter. Mais, comment faire quand un couple homosexuel désire que l'enfant soit non pas adopté mais de leur sang ? Il n'y a qu'une solution : que les femmes homosexuelles qui désirent avoir un enfant utilisent le sperme d'un donneur inconnu et que les couples d'hommes homosexuels désireux d'avoir un enfant utilisent le ventre d'une mère porteuse. La pression idéologique et médiatique est forte pour que cette solution voie le jour en voyant là un progrès sociétal majeur. Cela va-t-il être le cas ? L'enfant qui va naître dans de telles familles va être privé de père ou de mère. Il va être orphelin. De quel droit lui inflige-t-on une telle violence ? Alors que l'État lutte pour éviter le drame que représente le fait d'être orphelin, ne va-t-il pas se contredire en permettant la fabrication de ceux-ci ? Cette logique est de manière exemplaire exprimée par Daniel Borrillo qui dans son dernier ouvrage *La famille par contrat* ouvertement note : « Désormais, nos sociétés sont face à un choix capital : fonder la vie familiale sur la libre volonté et le projet responsable des individus, ou soumettre ces derniers au déterminisme de la biologie, des présomptions juridiques et des solidarités imposées. » (p. 143). L'exemple

de Trystan Reese auquel il se réfère de manière explicite se présente ici comme un cas scolaire.

Pour tenter de faire passer cette violence, il est expliqué que la famille bâtie sur le modèle père-mère et donc homme-femme est un modèle éculé et politiquement conservateur. Mais le couple homme-femme à la base du couple père-mère est-il un modèle ? N'est-il pas la source de la sexualité et pas simplement une sexualité ? Si la sexualité peut passer par différents couples, la vie passe par un couple et un seul. Si demain cette idée jugée discriminante est évacuée, n'est-ce pas le noyau de la vie qui va être attaqué ? Comment le monde va-t-il pouvoir survivre s'il n'a plus le sens de sa source et de ses origines ? Pour essayer là encore de faire passer cette violence, il est question de supprimer les notions de père et de mère, afin de les remplacer par les termes parent 1 et parent 2. Remplacer les termes père et mère par un chiffre neutre et asexué n'est-ce pas violer psychiquement les êtres humains ? L'humanité vient-elle du neutre ? Ne vient-elle pas de la vie qui n'est jamais neutre ? Sous prétexte de ne pas enfermer les êtres humains dans une identité, il est question de supprimer la notion de sexe, de remplacer le sexe par le genre, avant de supprimer la notion même de genre. Supprimer ainsi la notion de sexe au profit du transgenre, n'est-ce pas enfermer les êtres humains dans l'absence d'identité ? Qui plus est, ce sont les anges qui n'ont pas de sexe. Les hommes sont-ils des anges ? Doivent-ils le devenir ?

5. Le transhumanisme. Ces réflexions conduisent à aborder la question du transhumanisme. Terme mixant humanisme et transcendance, celui-ci se propose de faire advenir un homme

transcendant grâce à l'hybridation entre l'homme et la machine. Un tel projet conduit-il vraiment à la transcendance de l'humanité ? Faire de l'homme un mixte entre la machine et l'homme, afin de le rendre surpuissant, n'est-ce pas céder au mirage du surhomme, fantasmagorie qui a coûté très cher par le passé ? Sous prétexte de transcender l'homme, n'est-ce pas le dépersonnaliser en faisant de lui une machine plus qu'un homme ?

Quand on fait le tour des propositions en matière de bioéthique, constatons-le : rien n'est réjouissant. Pas un seul de ces projets n'est exempt de violence sous prétexte de venir en aide à la souffrance humaine. Pas un seul de ces projets ne respecte l'humanité dans son entier, leurs objectifs consistant soit à satisfaire des intérêts minoritaires soit à favoriser dans le futur l'advenue d'une humanité hyper-élitiste parfaitement antidémocratique. Le progrès ne devrait pas mettre l'humanité en danger. Il s'avère qu'il la met en danger. Il ne s'agit pas là d'un hasard. Issus d'une logique purement matérialiste et purement matérielle de l'existence ces projets ont pour but d'améliorer la condition humaine sans jamais faire référence à ses ressources intérieures et spirituelles. Quand l'être humain est déséquilibré dans la façon de penser ses bases, comment s'étonner que les conséquences issues de cette façon de le construire ne soient pas elles aussi déséquilibrées ? Il faut espérer que, se rendant compte de cette lourde erreur, les responsables politiques et scientifiques qui entendent guider l'humanité penseront l'avenir de l'être humain en s'appuyant sur les ressources intérieures, morales et spirituelles de l'homme au lieu de s'en dispenser.

□



Assemblée pastorale — 22 septembre 2018

ORDINATIONS PAR MGR JEAN

Prêtres :

Diacre ANATOLE NEGRUTA a été ordonné Prêtre en la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky le 21 septembre 2018 à Paris.

STEFAN STREKOPYTOV a été ordonné Prêtre pour la paroisse des Saints-Pierre-et-Paul à Londres, Clapham (UK) le 11 novembre 2018.

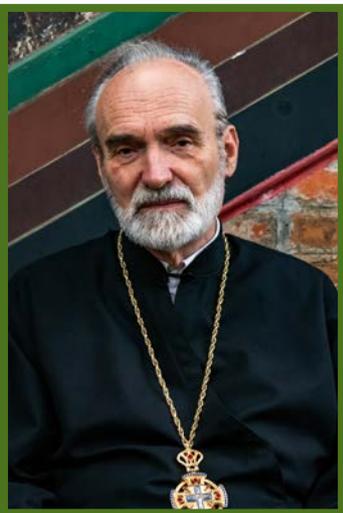
Tonsure :

The Mrs JAEN ROLFE was tonsured by myself to the Little Monastic Schema at the chapel of the Annunciation of the Mother of God (Thyateira House) in London on November 9, 2018, receiving the name of St. Sarah.

MODERNITÉ ET LA PRATIQUE PASTORALE

PÈRE VLADIMIR ZELINSKI

Assemblée pastorale 22 septembre 2018



père Valdimir Zelinski

Notre Archevêque Jean, à ma surprise, m'a proposé de partager avec vous, chers confrères, quelques réflexions sur le sujet tellement vaste qu'on ne voit pas clairement ses confins. D'abord, permettez-moi de me présenter. Originaire de Moscou, converti au Christ dans

l'Église Orthodoxe à 28 ans et baptisé ensuite, j'habite depuis 1991 en Italie à Brescia, en Lombardie, non loin de Milan. Prêtre de notre Archevêché depuis septembre 1999, j'ai fondé dans ma ville la paroisse au nom de l'icône de Notre Dame, Joie des Affligés. À l'époque il n'y avait aucune église orthodoxe à Brescia avec ses deux cent mille habitants, maintenant il y en a au moins quatre. Je vous dis cela parce que les paroles de l'homme, surtout sur un thème tellement vaste, ne sont jamais abstraites, elles sont prédéterminées par son histoire personnelle, par sa formation, par son milieu.

Modernité et pratique pastorale. Comment définir ce temps que Dieu nous a donné pour un bref séjour temporaire avec la tâche de répondre à son appel, de participer à Son travail, pesant et joyeux ? Il n'est pas même possible de tenter d'épuiser cette matière dans une brève communication. Sans donner des conseils, je ne peux que faire part de mon point de vue, limité, sans doute, par mon expérience, mon origine, mon niveau spirituel. Je pars de la situation de l'Orthodoxie en Occident représentée, entre autres, par notre petit Archevêché qui appartient au Patriarcat Œcuménique, donc planétaire. Notre diocèse se trouve en Europe, mais elle est enracinée en Russie, donc, elle réside spirituellement ici et ailleurs. Cet esprit de deux patries qui nous est propre

crée une identité singulière qui se renouvelle avec chaque génération de croyants. De plus, ce carrefour de deux provenances risque aujourd'hui de se transformer en un champ de bataille entre deux géants : Moscou et Constantinople. Donc, il faut réfléchir encore sur notre identité, je dirais même qu'il faut la redécouvrir toujours. Nous sommes la Russie en Europe, mais la Russie qui ne constitue pas le prolongement de l'État russe actuel. Elle ne coïncide pas non plus avec la Russie devenue mythique, fabuleuse, celle d'avant 1917 que la première vague d'émigration a emportée avec soi. Donc, il faut réfléchir sur notre position là où nous sommes et non dans un pays lointain.

Mais en 2018, en Europe Occidentale il faut parler d'abord de

LA MIGRATION

Le modèle de l'Église Orthodoxe à l'étranger qui ne « desservait » que les ressortissants de leurs patries respectives me paraît franchement vétuste. Je l'affirme naturellement sur la base de mon expérience italienne, le pays le plus orthodoxe en Europe Occidentale (nous sommes 2 millions environ). Pas seulement l'Italie, toute l'Europe occidentale est envahie par les citoyens de l'Europe de l'Est avec ou sans permis de séjour, et cette invasion quelles que soient ses causes, pour le moment n'a aucune chance d'être fermée, interrompue ou diminuée. Et la masse principale de ces émigrés, surtout en Italie, ne sont pas les Russes, mais les Ukrainiens, les Moldaves, sans parler des Roumains, les plus nombreux et qui ont leur propres communautés. Et nous, la Russie en Europe, parmi d'autres Églises nationales, nous devons accueillir ces réfugiés ou ces pèlerins, les soigner spirituellement, en tenant compte des tensions douloureuses qui existent entre les peuples de l'empire éclaté. Pour cette raison, dans ma paroisse, par exemple, qui se trouve à 80 mètres de l'énorme paroisse greco-catholique, on lit toujours l'Apôtre

en italien, en ukrainien, parfois en moldave, rarement même en serbe. Et je crois, que cette polyphonie, non seulement linguistique, mais avant tout humaine, est aussi le vrai visage de la Russie.

Il y a aussi un problème ecclésiologique. Il faut avouer, que nous, les orthodoxes, nous vivons dans notre petite absurdité canonique, bien confortable, sans doute, à laquelle nous nous sommes tellement habitués au point de la considérer absolument normale. Dans chaque pays occidental il y a une poignée d'évêques orthodoxes dont chacun se présente comme pasteur de son peuple dans le sens nettement ethnique qui prévaut sur le principe orthodoxe : un territoire – un évêque. « L'Église de Dieu qui est à Corinthe » — comme dit saint Paul, mais cette église de Dieu peut exister aussi en Italie, en France, en Hollande, ou en Europe Occidentale dans son ensemble. Pas les Églises au pluriel. Depuis un siècle et même plus, après le grand exode des grecs d'Asie Mineure et des Russes de l'URSS, depuis la création des grandes enclaves ethniques en Occident, les diasporas se sont créées en tant que filiales de leur Églises-mères. Ou, comme Église-hors-frontières. Et les Églises-filles ne veulent pas sortir de l'abri leurs mères respectives. Ou de la belle image de leur mère qui habite dans leurs souvenirs. Elles veulent rester filles attachées pour toujours à l'âge d'or, à l'enfance nationale.

Or, ce siècle des diasporas, des ghettos sympathiques, qu'on le veuille ou non, touche à sa fin. Nous sommes en train de devenir trop nombreux pour rester dans nos espaces clos d'orthodoxes en Occident ; la globalisation ou la mondialisation, si souvent maudites dans les milieux conservateurs, par leur exemple négatif même, nous appelle à l'universalité, à la catholicité dans le sens strictement orthodoxe. La mentalité de ghetto nous est presque inhérente : comme si l'Église n'existe que pour les « siens ». Je me rends compte que rien ne dépend de nous, sauf la conscience que l'unité visible de l'Église

... / ...

doit mûrir d'abord parmi les orthodoxes. Nous n'avons pratiquement aucun obstacle à se sentir l'Église unie, sauf notre prédilection pour nos mères lointaines. Je crois que cette « globalisation » des diasporas orthodoxes en Europe, cet enracinement de l'Orient en Occident pourrait donner naissance à l'Orthodoxie nouvelle, ancienne et solide dans sa Tradition, européenne et ouverte dans son esprit. Je crois aussi que nous pouvons sauvegarder la double identité de notre Archevêché, russe et locale, d'être la Russie spirituelle en Occident, le lieu de naissance réel de cette Église, Œcuménique d'abord, puis autocéphale. Nous sommes arrivés à la situation paradoxale : l'affluence des émigrés qui sont naturellement très liés aux milieux d'où ils sont sortis contribue à la croissance des orthodoxes dans la proportion tellement massive que la création d'une Église seule, sans divisions nationales, s'impose comme une nécessité historique, ecclésiale, humaine.

LA MODERNITÉ ET LES NORMES CANONIQUES

Il y a un autre problème, beaucoup plus actuel, plus délicat et intime, que chaque prêtre affronte tous les jours dans sa pratique pastorale. Il s'agit de la fissure, de la rupture même qui s'accroît entre notre ancien héritage canonique et la vie quotidienne de nos fidèles. Les normes sont dures, la vie est telle qu'elle est. Chaque fois, lors de la confession individuelle le prêtre doit choisir entre l'esprit du cœur et l'esprit de géométrie, comme dit Pascal, entre les normes et la miséricorde, entre l'économie et l'acribie, et cette nécessité est devenue plus urgente avec la soi-disant « crise migratoire ». Or, ce qui s'appelle crise pour les hommes politiques, est une bénédiction pour nous, mais elle pose pas mal des questions. Car dans la masse des émigrés qui entrent dans les communautés orthodoxes en Europe nous accueillons souvent le monde encore soviétique avec sa mentalité, ses concepts du permis et interdit aussi dans le domaine éthique.

L'avortement, par exemple, à cette époque n'était pas un événement extraordinaire, mais plutôt un épisode, une partie presque normale, bien que pénible de la vie courante. Tout le monde le faisait, moi, comme les autres, répètent les femmes d'un certain âge en racontant (et pas toujours dans le repentir) ses péchés de jeunesse. Et nous, qu'est-ce que nous répondons ? Et les cohabitations qui pour des raisons variées sont devenues de routine ? Je vous rappelle que je parle non des bons citoyens bienfaisants,

... / ...



CONCILIER MÉDECINE ET FOI

NOUS VOUS PROPOSONS UNE INTERVIEW DE DENYS CLÉMENT, MÉDECIN GYNÉCOLOGUE OBSTÉTRICIEU À L'HÔPITAL FRANCO-BRITANNIQUE ET PAROISSIEN DE SAINT JEAN LE THÉOLOGIEU, À MEUDON (FRANCE). IL EST ÉGALEMENT LE PRÉSIDENT DE LA FRATERNITÉ ORTHODOXE, QUI RASSEMBLE LES CHRÉTIENS ORTHODOXES D'EUROPE OCCIDENTALE DANS UN DIALOGUE INTER-JURIDICTIONNEL. IL NOUS LIVRE SON CHEMINEMENT QUOTIDIEN, ET NOUS ÉCLAIRE SUR LA MANIÈRE DONT LA FOI ÉCLAIRE SA VIE DE MÉDECIN.

Feuillets de l'Exarchat : *Merci de nous répondre, Denys. Vous intervenez beaucoup sur les sujets de bioéthique lors de conférences, mais votre vie professionnelle est moins connue. Que peut-on en dire ?*

Denys Clément : La médecine que je pratique est une médecine spécialisée mais que j'essaie d'exercer de la manière la plus générale. Je traite un très vaste domaine médical, qui va de la chirurgie gynécologique bénigne au cancer du sein, ainsi que l'accompagnement des grossesses, où je veille à la santé des mères, mais aussi des enfants et des pères, qu'il ne faut pas oublier. Notre médecine actuelle est devenue très spécialisée, avec au sein des spécialités des sous-spécialités, à tel point que l'on en oublie le principal : le patient en tant qu'être humain. J'essaie de m'enfermer le moins possible dans ma spécialité et de toujours voir le patient comme une personne et non comme un tas d'organes.

FE : *Vous arrive-t-il d'évoquer votre foi avec vos confrères ? Et vos patients ?*

DC : Il arrive qu'en tête à tête, sur un plan confraternel, nous échangeons sur nos croyances. Il m'arrive également d'en parler avec des patients, sans jamais être dans une posture prosélyte. De fait, beaucoup de gens croient sans en parler.

FE : *Il semble à priori naturel d'opposer la médecine et son rationnel, à la foi et ses mystères. Il peut sembler évident que l'une ne progresse qu'en chassant l'autre. Pourtant, quotidiennement, vous vivez votre vie de chrétien en bonne intelligence avec votre vie de médecin.*

DC : Oui, c'est cela. Pour moi, cette opposition n'a pas lieu d'être et est systématiquement contredite par ma pratique quotidienne.

Les progrès de la médecine amènent de nouvelles questions aux parents, notamment le diagnostic anténatal. Cette charge, qui n'existait pas il y a quelques décennies, doit être

... / ...

mais des pauvres réfugiés. Enfin, comment allons-nous résoudre le problème de l'insémination artificielle avec la perte éventuelle des embryons ? Même dans ma modeste paroisse ce problème s'est posé quelques fois. Est-ce que nous avons les directives précises ou nous devons nous laisser guider par « l'esprit et la vérité », comme nous les comprenons intuitivement ? Je pense que les réunions comme celle d'aujourd'hui peuvent contribuer à la discussion commune sur tous ces défis.

Un jour une dame ukrainienne s'est approchée de moi avec l'exigence suivante : j'ai épousé un musulman sa religion comprise, maintenant divorcée, je voudrais redevenir orthodoxe, comme ma famille et tous les autres. Elle était sûre que je lirai quelques mots énigmatiques en slavon et le problème sera résolu en deux minutes. Quand je lui ai dit que la situation est plus compliquée, qu'il faut d'abord lire l'Évangile, se rendre compte en Qui nous croyons, elle était assez déçue et je ne l'ai plus vue. Mais j'ai quelques remords désormais. Ce cas est unique, mais pas du tout exceptionnel, car nous ne pouvons plus, disons, « travailler » avec la religiosité traditionnelle, qui se passe sans Christ ; dans chaque âme il faut savoir découvrir et redécouvrir Sa présence cachée. La soi-disant modernité demande sans cesse le retour à la foi ancienne qui se rajeunit toujours, même si nous l'avons héritée toute prête. Car le monde où nous vivons et très souvent notre vie même défient chaque jour notre foi qui doit s'affermir à nouveau. Je crois que chaque génération de croyants est appelée à découvrir la sagesse ancienne et la joie nouvelle d'être chrétien ici et maintenant, non seulement au premier siècle ou au sixième, mais aussi au temps qui est le nôtre, à l'époque du pluralisme religieux, de la liberté de conscience que ni le fondamentalisme orthodoxe,

ni l'islamisme militant ne pourront bloquer par leurs digues idéologiques.

LE CHRIST DANS LE PRÉSENT

La digue typiquement russe s'appelle l'utopie du temps bienheureux et révolu, identifié avec la monarchie triomphante et la population dévote. Les partisans de ce songe savent aussi bien que les autres, qu'il ne reviendra jamais, tout ce qui est fini est fini, mais avec une obstination parfois acharnée ils proposent l'utopie du passé radieux pour tourner le dos au monde qui nous entoure. Il y a une autre utopie, qui va de pair avec la première, souvent *made in Russia*, mais non seulement, c'est celle de la fin du monde promise pour l'après-demain. Certainement, la fin du monde et le Jugement dernier font partie de notre foi, mais, transformés en idéologies ils peuvent fonctionner en tant que condamnation totale de ce monde que Dieu nous a donné. Je sais, beaucoup de mes confrères ne seront pas d'accord avec moi. Et pourtant ces deux idéologies au visage, semble-t-il orthodoxe et tellement pieuses, sont devenues à notre insu les faux dieux qui habitent dans notre imagination et effacent l'image du Christ. « Mes petits enfants, gardez-vous des idoles » exhorte Saint Jean à la fin de sa Première Lettre. Les fantaisies nous détournent du Christ vivant qui est le même, hier et aujourd'hui, et qui le sera pour toujours. Je crois que notre tâche pastorale sera toujours de Le manifester, de Le faire voir dans la mémoire sacrée qui est la Tradition, mais aussi dans cette éternité qui se cache dans le présent, dans les jours qui sont remplis par nos actes, nos services, nos pensées. Je crois aussi qu'il faut chercher et manifester la joie inimitable de Sa présence ici et maintenant, sur laquelle nos fameux

... /...

accompagnée par un professionnel de la santé. Le médecin doit guider les parents dans leurs choix, mais aussi dans leurs confrontations, notamment face à la perspective de la mort, ou de l'interruption médicale de grossesse lorsque celle-ci est envisagée. Le médecin n'est plus seulement dans un rôle de soignant des corps, il doit tant qu'il peut dépasser le corps pour voir, concevoir le patient en tant que personne. C'est là que le christianisme intervient. Bien entendu, il n'y a pas besoin d'être chrétien pour montrer de l'empathie et de l'humanité, mais être chrétien m'aide à réaliser pleinement que l'humanité ne s'arrête pas aux molécules. La science a tendance à fractionner les hommes, tandis que la foi les prend dans leur ensemble. La science nous apprend que chaque personne est unique, de par son évolution génétique, son ADN propre, et la foi nous apprend qu'au-delà de ce constat, ce qui fait l'unicité de l'humain c'est la parole, le souffle. En d'autres termes, le Saint-Esprit.

Actuellement, on parle beaucoup d'empathie, de retrouver un humanisme, mais tout cela reste dans une dimension immanente. La foi nous ouvre à cette dimension transcendante que nous trouvons dans le soin, dans le rencontre entre deux personnes : le soignant et le soigné.

FE : *Les progrès de la médecine entraînent aussi de nouveaux choix individuels, tels que la possibilité de l'interruption médicale de grossesse, ou encore la procréation médicalement assistée. Des thèmes qui s'accompagnent parfois d'excès. Votre position vous permet-elle de mieux appréhender ces sujets ?*

DC : La modernité nous confronte à des questions. L'évolution technique, le progrès, entraînent de nouvelles problématiques. L'Église est un par définition vivante. Elle est le corps du Christ qui continue de s'incarner donc d'être dans le monde même si elle n'est pas du monde. Il y a une vraie tension entre la défense du plus faible, du plus vulnérable qui est l'essence même du Christianisme et la souffrance de couple, de famille engendré par les progrès médicaux. Il ne faut pas se crisper de manière conservatrice, stigmatisante et déconnecté des réalités de ce monde. Il faut être capable d'en parler, il faut être capable d'avoir un regard moral basé sur l'évangile, mais certainement pas moralisateur sur la question. L'Église du XXI^e siècle doit pouvoir aborder ces sujets en face, et, sans crispation, en discuter sans forcément attendre des règles ou des normes car nous nous trouvons devant des singularités, mais osons pour commencer évoquer ces sujets. Il ne faut pas avoir peur de discuter, il ne faut pas avoir peur de réfléchir, et il ne faut pas avoir peur d'évoluer.

... /...

théologiens dont les pères S. Boulgakov et A. Schmemmann ont insisté tellement.

La même chose concerne aussi la globalisation, ce mot qui sonne comme une malédiction dans le discours orthodoxe-orthodoxe en Europe de l'Est. Cela n'a aucun sens; le monde ne cessera pas d'être tel qu'il est sous les flèches de nos anathèmes. Pire encore, notre lutte titanique avec la globalisation est incluse dans la globalisation même, car elle dévore volontiers et digère facilement toutes les protestations contre elle-même.

Je dis cela pour souligner que la condamnation permanente, le reproche incarné vis à vis des situations qui nous déplaisent, n'est pas le meilleur angle d'où s'ouvre la vision orthodoxe de la modernité. Nous ne pouvons pas changer le monde, mais nous sommes capables de trouver les sentiers de la lumière qui sont cachés en lui depuis la création. Dans chaque jour qui passe, il y a un horizon où s'ouvre la face secrète de l'amour. « Allez : de toute les nations faites des disciples les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit » — cette formule de la conclusion de l'Évangile de Saint Mathieu que nous lisons chaque fois à la fin de la célébration du baptême. Toutes les créatures ont besoin de baptême, pas seulement les hommes, mais aussi les idées abstraites, comme la conscience, la liberté, les droits de l'homme, la création même. Cette création illuminée pour toujours par la Résurrection du Christ ne peut être réduite aux ténèbres, bien que les hommes essaient toujours de le faire. Quand pendant le baptême nous faisons la bénédiction de l'eau, c'est toute l'œuvre du Créateur que nous consacrons et offrons à Lui.

Aujourd'hui l'écologie est entrée au premier plan, on la discute partout. On parle déjà de l'éco-théologie concentrée surtout sur la défense ou la protection de la création. Mais au-delà des déclarations solennelles, nous pouvons sans difficulté trouver dans les écrits des Saints Pères, dans les textes mêmes de nos célébrations, souvent sous une forme implicite, une théologie,

FE: *Quelles lectures vous aident dans vos questionnements ?*

DC : Mgr Anthony Bloom est mon père spirituel et mon exemple. Médecin et pasteur, il a énormément réfléchi sur ces questions. *La vie, la maladie, la mort* et *Le sacrement de guérison* sont des œuvres majeures pour moi. Il parle particulièrement bien de la présence qui passe par le corps comme par la parole. Cette présence qui intègre l'autre dans sa globalité de souffrant mais aussi de personne. Cette présence qui permet de restaurer cette humanité. Écouter sans juger, essayer de tendre vers la présence lumineuse du médecin pour son patient, ici et maintenant, être présent dans toute son empathie spirituelle est mon objectif, mais c'est le chemin d'une vie.

□

une philosophie, une poésie où l'homme non seulement porte sa louange à Dieu, mais révèle Sa sagesse, Sa prédilection posée dans chaque chose issue de Ses mains. Voir la sagesse de Dieu — je n'entends pas la sophologie dans le sens étroit — c'est la meilleure contribution que l'orthodoxie pourrait offrir à la famille humaine menacée par les fruits de ses propres inventions.

Nous ne sommes pas obligés de blâmer sans cesse la modernité, mais à donner des réponses orthodoxes et chrétiennes aux

menaces et tentations que nous porte la vie quotidienne. Il y a deux écoles spirituelles; l'une voit ce monde comme l'enfer sous les apparences de la vie presque normale; une autre le perçoit comme le paradis caché sous les décombres de l'enfer. Moi, je dois l'avouer, j'appartiens à la seconde.

LES DÉFIS DE LA MODERNITÉ

Un autre problème s'impose, dont dans les milieux orthodoxe on parlait comme d'un phénomène extraordinaire, et qui est devenu quotidien, c'est celui de la culture de la pansexualité, invasive, omniprésente et perverse. Je ne parle pas de l'homosexualité comme telle, mais de la mentalité qui veut éliminer les différences entre les sexes qui se disloque et devient dominante, très souvent criminelle. Car le mur entre le vice et le crime devient de plus en plus fragile. Le scandale récent de la pédophilie aux États-Unis et ailleurs, qui ne regarde pas que l'Église catholique naturellement, a permis de jeter un coup d'œil dans ce gouffre qui s'agrandit et devient un des traits fondamentaux de la modernité. Ce qu'était considéré toujours comme un péché très grave, du moins dans la vision chrétienne, est en train de devenir norme. Plus qu'une norme, presque comme une sorte de morale obligatoire pour les temps modernes. Pas encore la pédophilie, comme telle, mais l'amour charnel entre les personnes du même sexe qui inclut le mariage religieux et l'adoption d'enfants, est considéré comme une grande conquête de la civilisation moderne. Une vertu même qui se trouve hors de critique. Même le silence est ressenti comme

... / ...



une réprobation cachée; dans ce domaine-là il n'y a aucune tolérance. Si l'Église Catholique Romaine est ouvertement critiquée, même condamnée, par l'opinion publique pour son conservatisme rétrograde, l'Église Orthodoxe est pour le moment simplement oubliée. Mais un jour on se souviendra d'elle, on réclamera son adaptation à la vie moderne, dite « civilisée » et je ne peux pas exclure une sorte de persécution hybride.

Sans doute, tant que notre Église restera orthodoxe, je ne m'imagine pas qu'elle célébrera des mariages homosexuels. Une de ses vocations est de défendre la famille telle que Dieu l'a créée. Mais elle ne peut pas rester en dehors de la pression des certains milieux dans ce sens-là, la pression qui vient non seulement du dehors, mais de l'intérieur, de la part de ses propres membres. Nous vivons souvent comme si la modernité autour de nous n'existait pas, mais notre petite île bénie est assiégée par les tempêtes de la moralité nouvelle qui veut être de plus en plus émancipée, par les découvertes scientifiques inouïes qui doivent changer notre existence. Surtout dans le domaine de la bioéthique. Déjà de nos jours le problème s'impose : comment baptiser les enfants qui ne sont pas nés des entrailles de leur mère, mais ailleurs ?



UNE ÉTHIQUE POUR NOTRE TEMPS. « IL Y A UN SEUL CHRIST »

Je crois que nous aurons à rédiger une éthique orthodoxe pour notre temps, une éthique remplie par la pensée du Christ, selon l'expression de Saint Paul. Cette pensée ne s'est pas arrêtée dans l'antiquité, elle nous interpelle aujourd'hui, elle doit se développer, s'incarner dans les visions nouvelles, dans les efforts spirituels. Tout ce qui a été créé cache en soi son Logos, comme a révélé Saint Maxime le Confesseur et il faut chercher et manifester ce Logos dans chaque créature. Dans la conception du père Alexandre Schmemmann le monde est le sacrement et le métropolite Ioannis Zizioulas voit la création comme Eucharistie. Or, sans perdre cette vision nous sommes obligés de résister spirituellement à ce monde déchu, à ses défigurations, à la folie de la liberté déchaînée dans son offensive contre l'ordre établi par le Créateur. Je disais au début que nous sommes une Église Orthodoxe en Europe qui partage les valeurs européennes à l'égard de la dignité humaine, mais en même temps nous ne pouvons qu'être en opposition à cette Europe qui chaque année devient de plus en plus rebelle et décide. Spirituellement, nous restons en Russie, mais en même temps nous devons sauvegarder notre indépendance à l'égard des mythes populaires du soi-disant « monde russe » et de la symphonie (ou de la parodie d'elle) entre l'Église et le pouvoir autoritaire.

Je me souviens les paroles du Patriarche Athénagoras dans le livre des dialogues d'Olivier Clément. « Il y a un seul Christ : il faut unir le Christ de l'histoire au Christ du calice ! ». Oui, mais l'histoire que nous vivons est souvent séparée radicalement de notre être ecclésial. Notre tâche pastorale à l'égard de nos fidèles, mais au premier lieu de nous-mêmes, est de remplir ce temps qui passe par l'éternité qui nous est révélée. Transfigurer le temps, non le temps en général, mais ce temps qui court en dehors des murs de nos églises, le temps qui nous défie, le temps qui nous écrase parfois. Certainement, c'est n'est pas une recommandation précise, mais l'orientation spirituelle pour cette partie de l'Église orthodoxe qui vit en liberté, aux carrefours des courants de l'histoire qui l'assiègent et la traversent.

